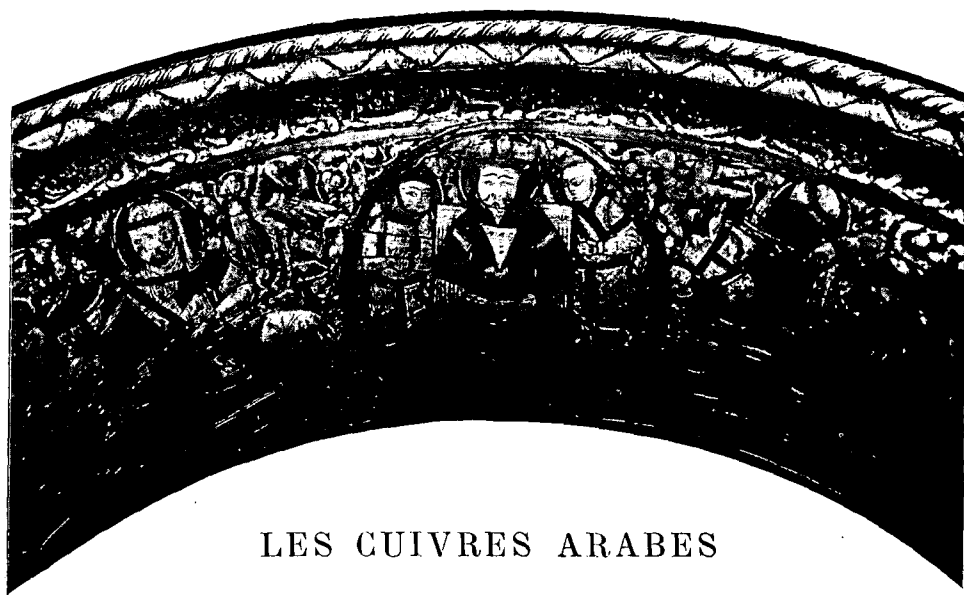




## LES CUIVRES ARABES

### LE VASE BARBERINI AU LOUVRE

(PREMIER ARTICLE)



Il est une branche de l'art oriental vers laquelle s'est portée ardemment depuis quelques années la curiosité des amateurs, et dont l'intérêt est considérable pour l'archéologue : je veux parler des cuivres arabes inscrutés d'or ou d'argent. Indépendamment du beau caractère qu'ils présentent, de l'éclat somptueux qu'offre leur ornementation

due aux matières les plus précieuses, du style des lettres arabes utilisées comme éléments décoratifs, de la noblesse ou de la grâce des sujets de guerre et de vénerie que renferment les médaillons, quelques-uns de ces objets offrent un intérêt tout à fait rare dans les monuments de l'art oriental : une inscription qui les date, soit qu'ils portent une date bien précise, soit qu'ils portent un nom de sultan et puissent être ainsi indirectement datés ; parfois l'artiste lui-même n'a pu résister au désir d'y mettre son nom et son origine.

L'épigraphie orientale a donc été ici l'auxiliaire la plus précieuse de l'archéologie, pour étudier une forme d'art qui s'étend sur plusieurs siècles et sur plusieurs régions de l'Orient musulman et pour contribuer à éclairer l'histoire de ces civilisations par l'étude de leurs monuments.

Cette série n'existait pour ainsi dire pas au musée du Louvre jusqu'à ces dix dernières années, puisqu'on n'y pouvait voir qu'un seul cuivre arabe, peut-être, il est vrai, le plus important qui fût connu : le grand bassin célèbre sous le nom de *Baptistère de saint Louis*. Depuis lors, le Louvre a cherché à rattraper le temps perdu, et si la collection ne peut et ne pourra sans doute jamais lutter d'importance, comme nombre, avec celles du Kensington Museum et du British Museum, il a cherché du moins, et souvent, grâce à la générosité de M<sup>me</sup> la marquise Arconati-Visconti, a réussi à grouper quelques objets caractéristiques qui pussent permettre de suivre le développement de cet art en Orient.

Au mois de juin dernier, un monument capital venait enrichir le Louvre d'une façon tout imprévue. C'était un vase d'une dimension inusitée parmi les cuivres arabes (0<sup>m</sup>45 de hauteur), dans un état de conservation surprenant, et n'ayant pour ainsi dire perdu aucune parcelle des incrustations d'argent dont il est couvert. Apporté en Italie au xvii<sup>e</sup> siècle et offert au pape Barberini (Urbain VIII), sans doute par des pèlerins revenant de Terre sainte, il n'était plus jamais sorti du palais de la famille Barberini, à Rome ; et chaque année était venue, depuis cette époque, mordre ses inscriptions d'argent d'une oxydation lente, mais sûre.

Cinq frises d'inscriptions, l'une en caractères kouffiques, les autres en caractères neskys, le décorent : deux d'entre elles répètent des formules de souhaits déjà exprimés :

« Gloire à notre seigneur *El Malek el Nasser* » (*le roi victorieux*).

« Gloire éternelle, fortune complète, triomphe, durée, courage, tranquillité, miséricorde, victoire sur ses ennemis, santé éternelle au possesseur. »

« Gloire à notre souverain *Empereur, roi très grand, roi défenseur et sage, juste, protecteur, vainqueur, triomphateur, courageux et intrépide soldat, El Malek el Nasser, soutien de l'Islam et des Musulmans, défenseur de la vérité, par ses actes, soutien de la justice dans le monde, Abul Mozhaffer Yusuf, fils du sultan El Malek el Aziz.* »

Sous le vase, et gravée dans la planche de cuivre, au poinçon,

cette courte inscription cursive : « *A l'usage du cellier d'El Malek ez Zhaher.* »

Dans la première inscription, le titre d'El Malek el Nasser est un titre protocolaire de Salah ed Dyn, qu'il prit quand il fut proclamé vizir suprême de l'Égypte, et que les sultans d'Égypte ajoutèrent après lui à leurs noms. On ne saurait donc utilement s'y arrêter. Mais l'inscription qui donne le nom de Abul Mozhaffer Yusuf nous fait connaître le vrai possesseur du vase. Fils d'El Malek el Aziz, qui recueillit de son père Salah ed Dyn le royaume d'Égypte, Abul Mozhaffer Yusuf fut sultan d'Alep entre 1236 et 1260, y continuant une des trois dynasties d'Ayoubites que la mort de Saladin avait constituées.

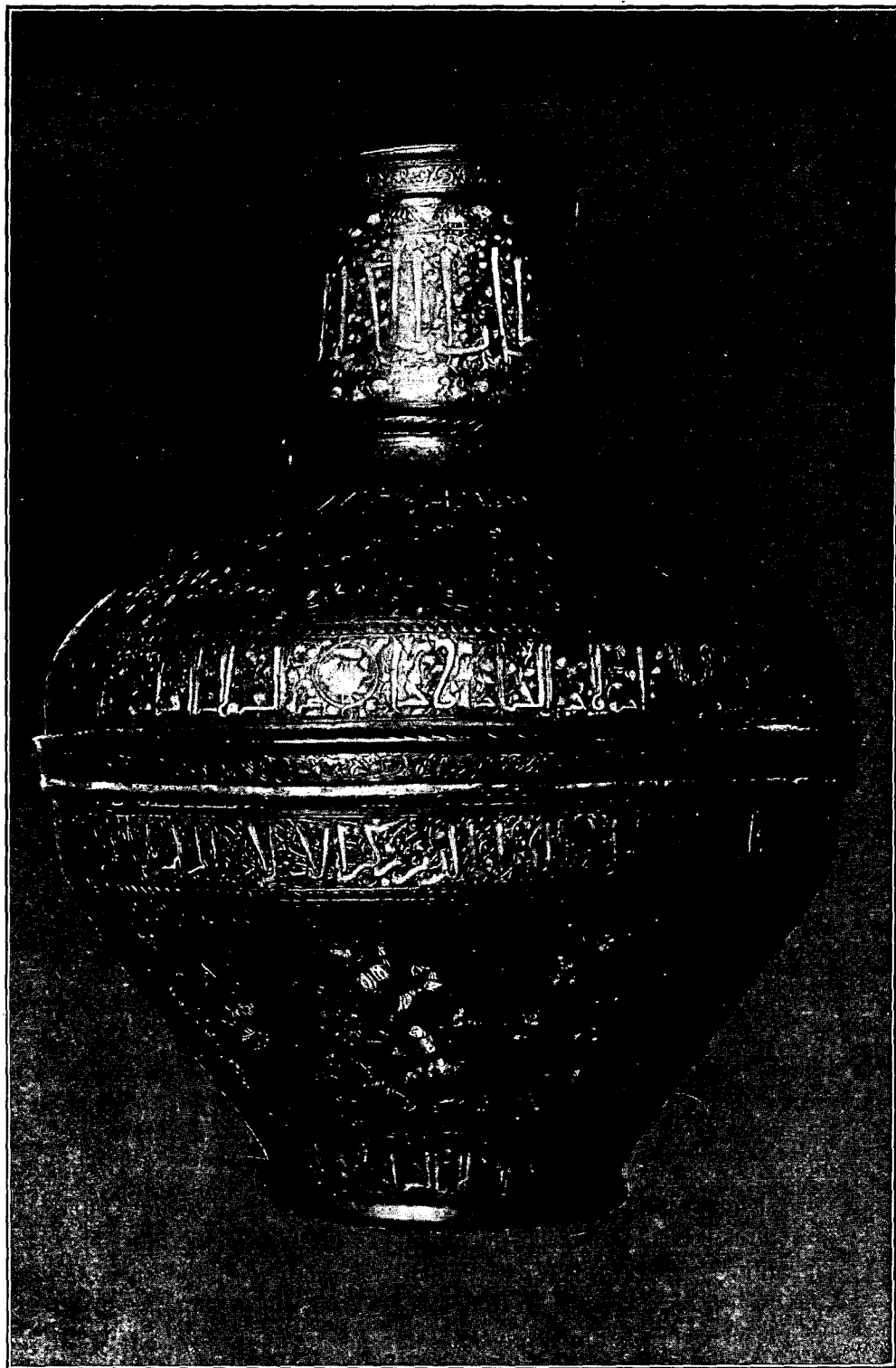
Quant à l'inscription gravée sous le vase, elle date sans doute d'un possesseur moins ancien, et, à vrai dire, on n'a que l'embaras du choix, El Malek ez Zhaher paraissant un nouveau titre protocolaire, que plusieurs des sultans mamlouks circassiens d'Égypte s'étaient attribué.

La panse du vase est décorée dans sa partie supérieure et dans sa partie inférieure de médaillons polylobés renfermant des scènes de chasse ou de combat, les corps des personnages et des bêtes étant entièrement formés de feuilles d'argent gravées s'enlevant sur un fond d'ornements à enroulements ciselés en légers et minces reliefs de cuivre.

Les inscriptions en argent se détachent sur un fond de rinceaux dont les traits et les motifs ont été réservés en surfaces suffisantes pour recevoir une incrustation d'argent ; elles sont régulièrement interrompues par des médaillons ronds dans lesquels un oiseau de proie crève les yeux d'un canard.

On ne saurait trop admirer les rinceaux fleuris qui décorent les surfaces de la panse, entre les grands médaillons polylobés : il sont d'une ampleur et d'une noblesse décorative tout à fait remarquables, et tels qu'on n'en saurait rencontrer d'analogues sur aucune autre pièce. Ils dérivent absolument des ornements architectoniques des mosquées ayoubites de la même époque, et l'on peut retrouver une grande analogie de style décoratif dans la mosquée de Qous, ou dans la mosquée d'El Daher. (Voir Prisse d'Avesnes, *L'Art arabe*, 1<sup>er</sup> volume). On retrouverait des ornements très analogues dans des carreaux de revêtement de Damas et dans des tapis de la même époque.

Un semblable monument, d'une forme aussi pure, d'un art déco-



LE VASE BARBERINI

Au nom du sultan d'Alep, Abul Mozhafer Yusuf (1236-1260) (Musée du Louvre)

ratif aussi parfait, est capital pour l'archéologie orientale, puisqu'il permet de poser un nouveau jalon sur ce champ de recherches qu'avaient parcouru Reinaud, Longpérier et Schefer en France, l'abbé Lanci en Italie, et plus récemment M. Stanley Lane Poole en Angleterre. Voici un monument daté à vingt ans près, et d'une origine à peu près certaine, puisqu'il porte des formules de souhaits qui sont celles d'un sujet à son souverain. Peut-il nous servir à marquer une étape dans l'évolution de cet art? Correspond-t-il à un mouvement bien défini? A quelle série se rattache-t-il, et par quelles autres a-t-il été précédé ou suivi? Autant de questions qu'on se serait posées inutilement il y a cinquante ans. L'épigraphie est heureusement venue à notre secours et a pu, par la lecture des inscriptions, fixer quelques points d'appui très fermes qui nous guideront désormais dans cette recherche.

A quelle époque peut-on faire remonter l'art de graver le cuivre en Orient? En l'état actuel de nos connaissances et en ne se contentant pas de pures hypothèses, on ne saurait remonter plus haut que le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Il est évident que l'art du métal a existé chez les peuples orientaux de l'antiquité aussi loin qu'il est permis de reculer, et quelques monuments trop rares, hélas! nous l'apprennent, qui nous sont parvenus de la Chaldée, de l'Assyrie ou de la Perse. Déjà, dans quelques objets d'orfèvrerie sassanide, tels que la coupe dite de Luynes, à la Bibliothèque Nationale, apparaissent, avec une technique d'ailleurs toute différente, ces scènes de chasse dont les musulmans aimeront tant plus tard à décorer leurs cuivres.

Il est permis de supposer que c'est dans la vallée du Tigre, à Mossoul, que cette industrie commença à se développer, au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Dans le bassin supérieur du Tigre occidental se trouve un centre minier des plus importants, Maden-Khapour. La montagne voisine, le Magharat, fournit en abondance du minerai de cuivre que les ouvriers grecs, arméniens ou turcs, fondent en partie sur place, et dont la plus forte part est expédiée après extraction aux cités de la Turquie d'Asie, Diarbekir, Erzeroum et Trébizonde. Cette production du cuivre a, depuis quelques années, beaucoup diminué dans ces régions, mais naguère tous les Orientaux, de Constantinople à Ispahan, s'approvisionnaient de cuivre et même d'ustensiles de cuivre battu à Khapour et à Arghana. Diarbekir, dans la vallée du Tigre supérieur, et Mossoul, sur le Tigre moyen, cités puissantes et riches, durent au moyen âge utiliser largement les minerais de cuivre de Khapour. Il y a d'ailleurs un fait remarquable : c'est qu'au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle les monnaies

d'argent avaient tout à fait disparu de Mossoul et avaient été remplacées par des monnaies de cuivre repoussé, et déjà, dans ces monnaies, l'artiste commence parfois à prendre ses sujets dans la vie qui l'entoure. Aux légendes du champ commencent à se substituer des figures, même des scènes composées. Le souverain est parfois repré-



CHANDELIER

Ateliers de Mossoul, <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle (Collection de M. Piet-Lataudrie).

senté assis à l'orientale, coiffé du turban ; l'une de ces monnaies porte même un cavalier.

Il y eut donc à Mossoul, au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, des ateliers de graveurs de cuivre. Ils eurent de la célébrité, car le géographe arabe Ibn-Saïd nous apprend que « les habitants de Mossoul montrent une habileté extrême dans différents arts, surtout dans la fabrication des vases de cuivre qui servent à table. Ils portent, dit-il, ces vases au dehors et les princes en font usage. »

Ayant cette base certaine que nous offrent une série d'objets datés telle que les monnaies, pouvons-nous retrouver, sur certains objets de cuivre plus importants, les mêmes caractéristiques? Celle de l'ornement repoussé en relief est importante, et nous connaissons maintenant quelques objets, assez rares d'ailleurs, qui portent ce caractère plus ou moins accusé. Un seul, à notre connaissance, est daté; c'est une petite aiguillère datée de 1190 et qui fait partie de la collection si remarquable de M. Piet-Lataudrie. La date seule est bien lisible, le reste de l'inscription ayant été remanié postérieurement et étant d'une lecture très difficile. Elle porte sur le col un petit lion assis, en relief, et, dans l'inscription et les ornements, des incrustations d'argent.

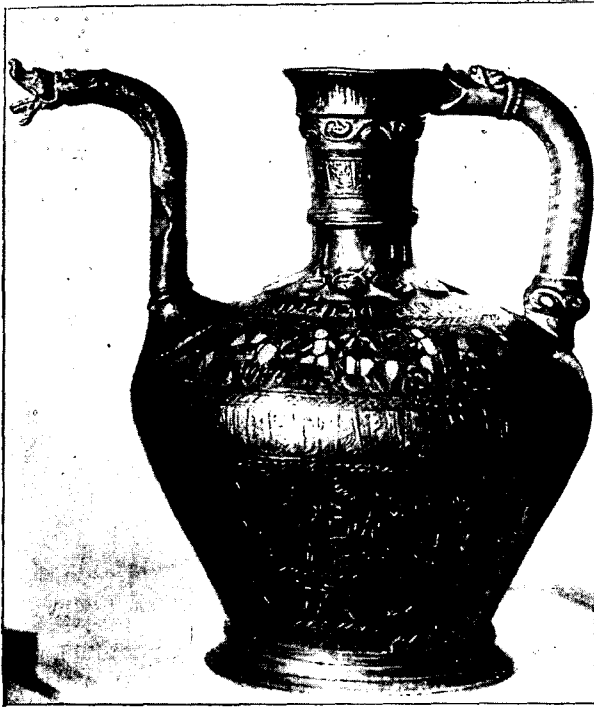
Dans la même collection se trouve un grand chandelier, où la décoration en relief est beaucoup plus fournie. Sur la base court une large frise d'ornements tirés de la fleur, entre deux frises de lions assis, en relief très accusé, sur un champ gravé de figures de lièvres ou d'oiseaux. L'épaule porte une couronne d'oiseaux exécutés en ronde-bosse. Une inscription, à la partie supérieure de la base, semble être une addition très postérieure; une inscription banale, en petits caractères kouffiques, au-dessus de la frise inférieure des lions, présente de très minces incrustations d'argent, de simples filets, qui n'occupent pas la largeur de la lettre.

Bien qu'on n'y lise aucune date, cette pièce nous paraît être le cuivre arabe le plus ancien que nous connaissions et être un type parfait de ces objets qui rendirent célèbres les ateliers de Mossoul au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. Le décor en relief y dut être en grande faveur, peut-être en unique faveur au début; puis l'emploi d'une matière précieuse comme l'argent séduisit sans doute les ouvriers; et il apparaît d'abord timidement comme sur ce chandelier, puis bientôt il envahira la pièce entière et couvrira les lettres de l'inscription, et le décor de repoussé disparaîtra peu à peu.

Il survivra dans quelques détails accessoires de l'ornementation, dans une figure de petit lion isolé, comme sur le col de la petite aiguillère de la collection Piet dont nous avons parlé plus haut, ou sur celui d'une grande aiguillère de l'ancienne collection Goupil (n° 72 du catalogue de vente), sur le sommet d'une lampe à quatre becs surmontée d'un oiseau en ronde-bosse (musée de Lyon, n° 345 du catalogue).

Nous en rencontrerons encore la survivance dans une aiguillère extrêmement intéressante qui, du palais de la princesse Massimo, à

Rome, vient de passer dans la collection de M. Raymond Kœchlin. Nous devons nous y arrêter un peu, comme devant une de ces pièces de transition, qui, dans l'histoire de chaque art, sont toujours d'un si vif intérêt. Cette aiguière, de forme un peu basse, mais harmonieuse, offre trois rangs de sujets, les deux derniers surmontés d'une inscription banale de souhaits. Le premier rang forme une frise de personnages portant des faucons sur le poing et de cavaliers suivis



AIGUIÈRE

Mossoul, commencement du xiii<sup>e</sup> siècle (Collection de M. Raymond Kœchlin).

de lévriers, présentant leurs hommages à un prince assis à l'orientale sur un siège élevé. Le second rang présente, dans des compartiments faits de grosses tresses gravées, des groupes de personnages assemblés symétriquement deux à deux, tantôt assis sous des arbres pliant sous le poids de gros fruits, tantôt tirant des oiseaux, causant, ou jouant de la cithare. Le rang inférieur est fait d'une frise de cavaliers jouant au *polo*. Le col, orné d'une inscription, se rattache à la panse par un anneau décoré d'un motif ornemental repoussé. Le bec recourbé se rattache à la panse par une pièce de cuivre gravé pos-

tiche, et se termine par une tête de chimère de provenance italienne et qui y fut sans doute appliquée à l'époque de la Renaissance. L'anse s'attache à l'aiguière, d'un côté, par un anneau décoré d'ornements repoussés en relief, et, de l'autre, par une tête de monstre en repoussé d'un admirable modelé.

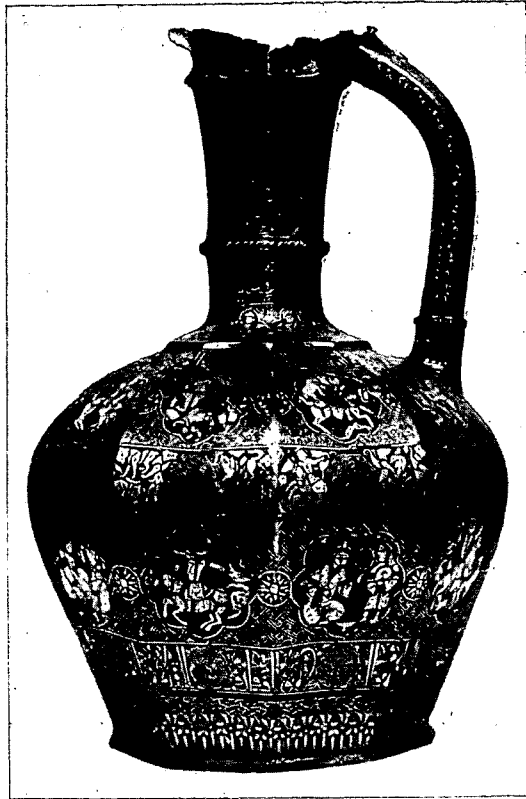
Ces trois détails ornementaux nous rappellent encore la technique des pièces que nous venons d'examiner : cependant, l'artiste a désormais des préoccupations d'un autre ordre, surtout celle de couvrir sa pièce de cuivre d'une somptueuse parure d'incrustations d'argent. Mais il le fait avec discrétion, et les sujets qu'il gravera s'enlèveront sur des surfaces nues. L'incrustation d'argent se fait toutefois en feuilles plus larges que nous ne l'avions constaté jusqu'ici, et nous la voyons sur cette aiguière alterner avec l'incrustation de *cuivre rouge*, dont la plupart des têtes humaines sont traitées. C'est, avec un petit plateau de la collection de M. Mutiau, le seul exemple que je connaisse de ce genre, qui dut être particulier à un atelier de Mossoul du début du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle.

Toutefois nous pouvons noter, en examinant cette aiguière, deux choses intéressantes et que nous aurons l'occasion de rencontrer sur des objets de cuivre d'époque postérieure. D'abord les fonds de petits rinceaux à enroulements parfaits, sur lesquels se détachent l'inscription médiane et la frise inférieure de cavaliers. C'est là une caractéristique précise des ateliers de Mossoul, et que porteront toujours les pièces signées d'un artiste de Mossoul. Puis les nimbes dont toutes les figures humaines sont entourées, et qui se retrouvent dans un certain nombre de pièces moins anciennes, que d'autres détails plus précis indiquent comme ayant été faites pour des chrétiens. Ici même, un personnage, couvert d'une armure de chevalier chrétien, ne laisse aucun doute sur le modèle dont l'artiste arabe s'est inspiré.

Nous voyons ainsi apparaître, dès les premières années du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, l'incrustation systématique d'argent sur les cuivres arabes, et les ateliers de Mossoul durent connaître alors une grande prospérité. Les objets qui en sortaient devaient être fort demandés sur tous les marchés du monde musulman, et les ouvriers ne dédaignaient pas d'y apposer souvent leurs noms, conscients désormais de faire œuvre d'artistes. Cette époque nous a laissé un assez grand nombre de monuments signés et datés, qui sont d'inestimables points de repère.

Avant d'arriver au plus important d'entre eux, qui a été le pivot autour duquel ont évolué toutes les recherches sur les cuivres

orientaux, il faut citer une pièce conservée au Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale, parce qu'elle présente une particularité fort curieuse, qu'elle ne partage qu'avec un très petit nombre d'œuvres connues. C'est une coupe, qui fut trouvée, en 1838, à Fano, dans le duché d'Urbin. Elle fut l'objet d'une étude d'Adrien de Longpérier<sup>1</sup>. Faite d'un alliage de cuivre et d'étain dur et cassant, on



AIGUIÈRE DATÉE DE 1232

Ateliers de Mossoul (British Museum).

y voit un trou qu'aucune réparation n'a masqué. La partie décorée de rinceaux à enroulements contrariés finissant par des fruits incrustés d'argent porte six médaillons contenant un cavalier en chasse, dont l'incrustation d'argent s'enlève sur ce fond de petits rinceaux à enroulements parfaits que nous avons déjà signalé. L'un de ces cavaliers, ayant en croupe un guépard, est une de ces

1. *Revue archéologique*, t. I<sup>er</sup>, 1844-1845, 2<sup>e</sup> partie, p. 538-545, avec une reproduction au trait.

représentations qui ont donné lieu à une longue dissertation de Reinaud<sup>1</sup> sur un passage du *Regestum* de l'empereur Frédéric II, publié par Carcani en 1786, et dans lequel il est question de léopards « *qui sciunt equitare* ». Cela était demeuré assez obscur avant qu'un monument ne soit venu éclairer ce passage, en figurant justement une de ces bêtes que les Orientaux dressaient pour la chasse, comme les faucons, et lançaient sur le gibier quand il était à portée. Cette habitude s'était d'ailleurs transmise aux Florentins du xv<sup>e</sup> siècle, et nous voyons Gozzoli en tirer un épisode charmant dans une des fresques du palais Riccardi.

Ce qui fait l'intérêt tout particulier de la coupe du Cabinet des médailles, c'est une frise de personnages et d'animaux qui orne le bord supérieur, et dont les jambes forment les jambages d'une inscription. M. Casanova, l'épigraphiste distingué, a sur ce point une théorie très ingénieuse dont je ne voudrais pas déflorer le développement avant qu'elle n'ait été imprimée. Il y voit la fantaisie d'un artiste qui, commençant à calligraphier son inscription, se fait, sans préméditation, un jeu naïf et enfantin d'en transformer les traits supérieurs en formes humaines drolatiques.

Sur la base circulaire de cette coupe se lit, inclus en un petit médaillon, un nom royal : *El Malek el Aschraf*, prince ayoubite, qui avait reçu de son frère Malek el Kamel des terres en Syrie et, ayant enlevé la ville de Miafarkin aux Turcomans, y avait frappé monnaie entre 612 et 617 de l'hégire (1215-1220). Le rôle qu'il joua dans la troisième croisade et les relations qu'il entretenait avec Frédéric II expliqueraient suffisamment comment cette coupe fut trouvée en Italie.

Cette même particularité d'une inscription à caractères animés se retrouve sur une base de chandelier de la collection de M. Hostein, de Lyon, ainsi que sur un vase dont nous n'avons pu retrouver la trace, et que posséda Eugène Piot. Il le publia, avec une reproduction, dans *Le Cabinet de l'amateur* (tome III, page 385) : les inscriptions avaient été lues par Reinaud ; elles étaient banales ; mais ni Reinaud, ni Piot n'avaient noté, comme fait rare et nouveau, la présence de ces caractères à têtes humaines, qui, semblables à un jeu de jonchets, se présentent ici avec plus de raideur et moins de souplesse que dans la coupe précédente.

Lorsque Reinaud, étudiant un des objets de la collection du duc de Blacas, une aiguière (ouvrage cité, tome II, page 423), y lut cette inscription à la partie supérieure du col : « *A Mossoul, ouvrage de*

1. *Monuments musulmans du Cabinet de M. de Blacas*, t. II, p. 426.

*Schogia, fils de Hanfar, natif de Mossoul, dans le mois de Dieu béni, le mois de regeb, l'an six cent vingt-neuf »* (1232), il rendit à l'archéologie orientale un service signalé. Avant lui c'était la nuit, et voici que sur ce premier monument scientifiquement étudié il rencontrait réunies les indications les plus précieuses qui puissent servir à l'histoire de cette industrie. Il trouvait d'un seul coup un lieu de fabrication, un nom d'artiste, une origine, et une date. Ce monument, capital pour l'histoire qui nous occupe est aujourd'hui possédé par le British Museum, où il forme une des têtes de la série orientale.

C'est une aiguière, de forme un peu basse, dont la panse à pans coupés est faite de zones décorées d'inscriptions et de personnages. L'invention, dans toutes ces scènes de plaisir, de musique, de chasse, est surprenante, et l'habileté technique de l'artiste qui couvrit d'incrustations d'argent cet objet admirable n'a jamais été dépassée. Il est inutile de décrire toute la série de ces médaillons, où revivent d'une façon si curieuse les mœurs de l'Islam au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Cette description existe, au milieu d'un verbiage extraordinaire, dans le livre de Reinaud, et bien plus concise dans le précieux petit livre de M. Stanley Lane Poole <sup>1</sup>; mais ni l'un ni l'autre, pour des raisons que je ne parviens pas à comprendre, n'avaient reproduit ce chef-d'œuvre, dont la *Gazette* peut aujourd'hui présenter à ses lecteurs une excellente reproduction.

L'aiguière Blacas est le type des cuivres de Mossoul, tels qu'ils vont maintenant nous apparaître, de plus en plus nombreux, vers le milieu du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle; la pièce se couvre d'une parure de plus en plus riche d'argent; les scènes de la vie y sont pressées; les figures y ont ce caractère trapu et vigoureux très particulier; les fonds y apparaissent couverts de cette décoration de fers à T qui jusqu'ici n'avait paru que dans de petits médaillons, où elle était généralement incrustée d'or.

Deux autres objets datés sont tout à fait analogues, comme détails, à l'aiguière Blacas. L'un, qui se trouve aussi au British Museum, provenant de la collection Henderson, est une boîte cylindrique, qui porte une inscription votive à Bedr ed din Lulu, prince de Mossoul, qui y régna entre 1233 et 1259. L'autre est une écritoire décorée de larges entrelacs d'argent, entrecoupés de petits médaillons de fers à T et de figures assises. A l'intérieur du couvercle se lit une très belle inscription métrique : « *Fait par Aboul Qasim, fils de*

1. *Saracenic art*, p. 204.

*Said* », avec la date 1245. Cette écritoire, qui fit partie de la collection Schefer (la reproduction est au catalogue de vente, juin 1898) est entrée dans la collection de M. Raymond Kœchlin. Il en faut rapprocher une belle aiguière qui, de la collection Goupil (n° 73 du catalogue de vente, où elle est reproduite) est passée au musée des Arts décoratifs, et offre même style de figures et même décoration de fers à T dans les fonds.

GASTON MIGEON

*(La suite prochainement.)*

